



UNE ENFANCE SOUS LES BOMBES À BERLIN EN 1945

Témoignage écrit à quatre mains par Sigrid Bucher et
Jean-Marc Laurent



Supplément à la Feuille de Foyard de Fey N°25 - Février 2020

Sigrid Bucher est née en Allemagne en 1935. Elle a passé son enfance à Berlin et en Silésie. Suisse par mariage, elle a vécu de nombreuses années à Bercher avec sa famille. Elle a enseigné l'allemand dans les écoles de la région. Actuellement, elle vit une retraite heureuse en Valais en compagnie de son époux Léopold.

LES PREMIERS BOMBARDEMENTS

Le début de la guerre fut assez tranquille pour la population Berlinoise. Les combats, tous victorieux pour le Reich, avaient lieu très loin de l'Allemagne, en Pologne, en France, dans les Balkans puis en Afrique et en Russie. Avant la déclaration de guerre d'Hitler à l'Amérique, le 11 décembre 1941, les bombardements sur le Reich et sur Berlin étaient rares. Les Anglais, dont la flotte aérienne n'était pas très importante au début de la guerre, n'avaient pas les moyens aériens suffisants pour mener des bombardements lourds de manière continue.

Dès leur entrée en guerre, les USA mettent alors en action l'énorme puissance de leur industrie et la situation change radicalement dès 1942 avec des bombardements quotidiens sur Berlin, anglais le jour, américains la nuit, sans relâche, visant les casernes, les bâtiments industriels et les voies de chemin de fer et cherchant à démoraliser la population.

Alarmés par les sirènes avant les bombardements, les habitants du quartier où vit Sigrid et ses parents ont le temps de se réfugier dans des abris aménagés dans les caves des immeubles. Des passages ont été percés dans les murs de chaque abri pour les rendre communicants afin de rendre une fuite possible en cas d'obstruction de l'entrée principale. Des hommes sont désignés dans chaque maison pour contrôler ce qui se passe à l'extérieur avant de laisser les gens retourner dans

leur appartement.

Dans la nuit du 1er au 2 mars 1943 c'est le premier contact avec la brutalité de la guerre. Des bombes tombent dans le quartier où vit Sigrid et ses parents. Les immeubles du quartier de Berlin – Steglitz ressemblent à des casernes et c'est par erreur, pense-t-on, que ces bâtiments sont détruits.

Les bombes incendiaires américaines tombent dans les angles du groupe d'immeubles et une bombe explosive détruit une partie du bâtiment central.

Tout d'un coup, les hommes désignés pour la surveillance extérieure rentrent dans l'abri en criant : – La maison brûle !

Six appartements sont détruits en quelques minutes. Une maison s'est écroulée sur l'abri et ses habitants doivent se frayer une sortie au travers des décombres.



Berlin, rue Amfortasweg 31, après les bombardements. L'appartement de Sigrid se trouve tout en bas à droite.

Evacués par les sorties de secours des abris mais en état de stupéfaction, tous les habitants des maisons incendiées se retrouvent de nuit dans la rue et dans le froid en attendant les pompiers qui ne peuvent pas empêcher le feu de détruire leurs appartements. Malgré la violence des explosions, il n'y a pas de morts à déplorer lors de ce bombardement. La suite allait démontrer que la population berlinoise aurait encore beaucoup à souffrir.

Mais, une fois l'incendie éteint, la vie continue. Le travail reprend, les écoles rouvrent partiellement. La famille de Sigrid emménage provisoirement chez des amis quelques maisons plus loin.

Après la guerre et avant la pose des toits provisoires, les enfants jouent à cache-cache dans les décombres et même, en toute inconscience du danger, au sommet des murs des maisons détruites, font des courses à vélo ou en patins à roulettes autour des ruines, se donnent rendez-vous sur des balcons encore intacts, inaccessibles depuis l'intérieur des appartements éventrés.



Vue de l'autre côté de l'immeuble à la fin de la guerre. On reconnaît la jeune Sigrid en bas à gauche sur ses patins à roulettes. Elle a 10 ans.

DÉPART POUR LA SILÉSIE.

L'appartement de la famille de Sigrid étant détruit, comme tous ceux de l'immeuble, son père l'envoie avec sa mère, en mars 1943, en pension dans une petite station d'hiver à Brückenberg, en Haute-Silésie. L'école qui regroupe douze enfants de six à quinze ans se tient dans une église, la fameuse petite Stabkirche Wang. La petite Sigrid n'arrive pas à aller à l'école à pied dans la neige qui lui arrive aux épaules. Déjà très sportive, elle s'y rend donc à skis.

Elle va y rester deux mois avant que son père ne l'envoie, avec sa mère, chez sa grand-mère à Heinrichsdorf dans la région de Breslau, ville importante de la riche et industrielle Silésie. Actuellement la Silésie n'est plus allemande mais polonaise et Breslau s'appelle Wroclaw.

Mais en octobre 1944, un retour à Berlin s'impose à cause de l'avance des Russes. Les troupes soviétiques ont atteint la Weichsel. Il faut quitter Heinrichsdorf parce qu'il n'y a plus d'obstacles naturels pour arrêter les Russes et que l'armée allemande affaiblie par cinq ans de guerre n'a plus la force de s'opposer à cette avance. La Silésie est une région dans laquelle se trouvent à cette époque de très nombreuses usines de production de guerre. Albert Speer, ministre de l'armement du Reich, doit alors informer Adolf Hitler que, sans cette région et ses productions, l'Allemagne ne peut plus gagner la guerre.

C'est donc en train, le 8 octobre 1944, que Sigrid et sa mère quittent la gare de Breslau, d'ailleurs pleine de fugitifs, en emportant le strict nécessaire et en laissant, derrière elles, une grand-maman qui ne veut pas quitter son village.

LA FAMILLE ET L'ENFANCE

Née en 1935, Sigrid est fille unique. Son père, qui n'a jamais été membre du parti nazi, est maître coiffeur. Il exploite un salon de coiffure qui emploie une dizaine d'employés et d'employées, deux hommes pour coiffer les messieurs et trois à quatre femmes pour coiffer les dames. Sa maman,

d'abord employée à la poste, tiendra la comptabilité du salon de coiffure dès son mariage.

C'est un salon, assez important, qui restera ouvert toute la guerre sans destruction à cause des bombardements mais qui sera incendié par les Russes comme on le verra plus loin. Le salon de coiffure ouvre seulement entre les bombardements et il arrive, en cas d'alerte, que les clients ou les clientes doivent se réfugier dans les abris les cheveux à demi-coupés, encore mouillés ou avec les bigoudis sur la tête.

Le père de Sigrid, né en 1899, a déjà été mobilisé à la fin de la guerre de 14 - 18 en France puis à nouveau au début de celle de 39 - 45. Il participera à la campagne de France de 1940 mais pas à celle de Russie car les autorités militaires craignent, puisqu'il provient de Silésie, qu'il ne fraternise avec les populations locales. Réformé pour raison de santé il n'en sera pas moins mobilisé dans le Volkssturm, la milice populaire allemande, levée en 1944, qui devait épauler la Wehrmacht dans la défense du territoire du Reich.

Après la capitulation, il devra aider les Russes à ensevelir les nombreuses victimes dans des fosses communes puis il travaillera comme coiffeur dans une caserne américaine.

CONTACTS AVEC LE POUVOIR NAZI

Si la population berlinoise et les enfants peuvent voir de nombreux hommes en uniforme, chemises brunes, puis chemises noires, uniformes du parti nazi ou de Wehrmacht, ils ne voient que très rarement les dignitaires nazis, qui, comme tous les tyrans, vivent cachés dans la crainte des attentats et ne sortent qu'entourés d'une très importante garde prétorienne.

Mais Sigrid, trop jeune pour faire partie des jeunesses hitlériennes ou, plus exactement, du Bund Deutscher Mädchen (BDM) qui avait la charge de l'encadrement obligatoire des filles de dix à quatorze ans, a tout de même pu voir Hitler une fois, à Berlin, au stade olympique, lors de joutes sportives.

Jusqu'en 1941, la population berlinoise et, plus

particulièrement, celle du quartier de Steglitz n'est pas consciente des conséquences des lois raciales. Un événement dramatique va leur faire prendre connaissance de la dureté des lois antijuives. Un avocat allemand, haut placé, qui habite dans le même quartier que Sigrid et dont l'épouse est juive abrite chez lui sa belle-mère, juive elle aussi, sans que personne ne connaisse leur appartenance religieuse. Cette dame âgée ne sort guère de chez son beau-fils que pour faire des commissions dans les magasins avoisinants.

Un jour, en fin 1941 ou au début 1942, une voiture s'arrête devant l'immeuble où habite l'avocat et sa famille, sous les yeux de Sigrid et ses amies qui s'amusent dans la rue, ainsi que des passants. C'est une surprise parce que les voitures sont très rares à Berlin à cette époque. Le chauffeur reste au volant de la voiture Adler mais deux policiers de la Gestapo en sortent, chapeau mou sur la tête et grande capote grise. Ils pénètrent dans la maison d'où ils ressortent une demi-heure plus tard, en emmenant la vieille dame entre eux deux. Personne n'a plus jamais revu ni entendu parler de cette personne. Quant à l'avocat qui aurait peut-être réussi à protéger son épouse il se serait enfui pour échapper à son destin. Cette action a changé la mentalité des spectateurs qui connaissaient ces lois raciales mais n'en avaient jamais vécu la cruauté.

DE RETOUR À BERLIN

Dès son retour à Berlin, au début du mois d'octobre 1944, Sigrid réintègre l'appartement familial qui a été réparé entre temps, mais les dégâts faits par l'eau des pompiers sont encore bien visibles. Les meubles incendiés ont été remplacés par des meubles prêtés par des amis et la maison ne dispose plus d'abri antiaérien mais la vie reprend, vaille que vaille, sous les bombardements incessants. Un toit provisoire sera installé dès la fin de la guerre et restera en place jusqu'à la fin de 1945.

L'abri le plus proche se trouve à cinq cents mètres de l'appartement de Sigrid et, dès que les sirènes retentissent, il faut s'y rendre le plus rapidement possible.

L'hiver 1944 – 1945 se passe donc entre l'appartement familial, l'école et les abris dans lesquels il faut se réfugier précipitamment presque tous les jours.

Les bunkers sont surpeuplés lors des alertes et devant l'accroissement du danger aérien, les gens y dorment avant de repartir au travail si les alertes leur en laissent le temps.

Bien qu'il ne reste presque plus rien à détruire à Berlin, les bombardements qui visent à démoraliser la population ne cessent pas, ni le jour, ni la nuit.

L'école de Sigrid se situe à environ deux kilomètres de sa maison. L'abri plus proche de l'école dans lequel elle doit se rendre dès la moindre alarme et où elle retrouve sa maman se trouve à un kilomètre de l'école ce qui est bien éloigné pour une fille de dix ans. Le danger est encore aggravé par des avions qui mitraillent les rues au hasard pour ne pas rentrer à leur base avec les soutes pleines de munitions. Devant ce nouveau danger, sa maman lui dit alors : - Si tu entends un avion, jette-toi dans un buisson !

Dès le mois de mars 1945, les écoles sont fermées et Sigrid doit passer son temps entre la maison et les abris, de moins en moins nombreux et de plus en plus peuplés.

Sous les bombes, le danger est partout présent. Un avion allié repère un jour une file d'attente devant une épicerie, pique du nez et mitraille la rue sous les yeux de Sigrid. Les clients, alarmés par le puissant bruit du moteur de l'avion, se précipitent à l'intérieur des bâtiments dont les portes devaient rester ouvertes. Ils échappent ainsi à la mort, pour cette fois au moins.

Malgré les difficultés dues à la guerre, l'alimentation des Allemands reste presque normale avec beaucoup de pommes de terre, souvent réquisitionnées dans les pays occupés, et parfois, tout de même, un peu de viande. Chaque terrain possible de Berlin est transformé en jardin potager ce qui permet à Sigrid de faire ses premiers essais de jardinière à ce moment-là.

LES RUSSES ARRIVENT

Au début du mois d'avril 1945, les Russes sont à vingt kilomètres de Berlin. Malgré les dénégations du docteur Goebbels, ministre de la propagande, la population le sait en entendant le bruit déchirant des orgues de Staline et les hurlements

si typiques des obus des chars T34 qui se pressent en nombre dans la banlieue de la ville.

Soudainement, un jour, dans la matinée, pendant que Sigrid mange une tartine, une bombe d'avion, russe ou allié, tombe devant sa maison et explose sur un arbre. La fenêtre de l'appartement vole en éclat. Sigrid part à la renverse sans lâcher sa tartine qui se retrouve couverte d'éclats de verre et en devient dès lors immangeable.

Vers la mi-avril 1945, les Russes pénètrent dans Berlin et le 20 avril, jour anniversaire de la naissance du Führer, ils sont au centre de la ville. Tous, civils ou combattants, Allemands ou Alliés, n'attendent plus qu'une seule chose, le suicide d'Adolf Hitler, qui n'arrivera que le 30 avril 1945. Sigrid en sera informée, plus tard, par ses parents, sans plus de détails. Les circonstances de ce suicide ne sont pas encore connues à ce moment-là.

Dès cet instant, la résistance des armées du Reich s'effondre. Petits, mal nourris, affublés d'uniformes kaki mal coupés et fripés, surexcités par une victoire toute proche, les Russes se déplacent sur leurs chars, des T 34, ou sur des camions américains de marque Studbaker qui ne tombent jamais en panne, contrairement aux camions russes, et qui ne sont jamais filmés par les actualités militaires soviétiques.

Et les exactions commencent, comme pendant et après toutes les guerres. Les femmes allemandes, surtout les plus jeunes et les plus jolies, se déguisent en vieilles femmes sans éviter de très nombreux viols pour autant.

Les Russes sont cependant très gentils avec les enfants. Mais, pour se loger, ils réquisitionnent les appartements vides des nazis en fuite et chassent les habitants allemands des appartements qui leur plaisent.

A la fin de la guerre. Les bombardements cessent. La ville est en ruines. Le salon de coiffure du papa de Sigrid est encore ouvert mais sans clients pour le moment.

Pendant ce temps-là, les Alliés ont avancé jusqu'à l'Elbe où ils font leur jonction avec les Russes. Beaucoup de gens s'enfuient en direction de l'ouest pour échapper aux Soviétiques. Le 8 mai 1945, c'est enfin la capitulation de l'Allemagne et la fin de la guerre. Les bombardements cessent. La ville est en ruines. Le salon de coiffure du papa de Sigrid est encore ouvert mais sans clients pour le moment.

Si les Russes sont très gentils avec les enfants, ils ne se conduisent pas moins comme des sauvages avec les femmes. Deux soldats russes, bien mal intentionnés envers une jeune et belle Allemande, blonde de surcroît, s'avisent de pénétrer chez elle pendant la nuit dans l'immeuble où se trouve le salon de coiffure du papa de Sigrid. De crainte d'un viol, elle s'était réfugiée chez des amis dans une maison voisine. Fous de rage et ivres de vodka, les deux Russes mettent le feu à l'immeuble qui se consume de bas en haut, détruisant le salon de coiffure par la même occasion. Ce salon avait survécu à tous les bombardements mais pas à la fureur des Russes. Et c'est ainsi que le papa de Sigrid s'est retrouvé coiffeur dans une caserne américaine peu de temps après.

Si la Gestapo procédait à des arrestation de personnes juives, les Soviétiques séquestrent à leur tour des scientifiques allemands. A la fin du printemps 1945, les Russes enlèvent un ingénieur allemand sous les yeux de son fils et des enfants qui jouent dans la rue. Chargé sans ménagements dans une voiture, il est emmené, pense-t-on, en URSS, pour faire fonctionner les usines allemandes démontées à titre d'indemnité de guerre et remontées en URSS. Personne ne l'a jamais revu et les Russes n'ont pas réussi à refaire fonctionner les usines déplacées ce qui a appauvri durablement l'Allemagne de l'est.

LES AMÉRICAINS ARRIVENT ENFIN

En vertu des accords passés entre les Alliés qui prévoient un partage de Berlin en quatre secteurs, le quartier de Berlin -Steglitz passe sous contrôle américain, en été 1945, à la grande satisfaction de ses habitants. Dès que les Russes quittent cet

endroit, la situation se met à changer rapidement.

Les Américains ont apporté leurs habitudes alimentaires avec eux et partagent volontiers leur nourriture, d'ailleurs surabondante, avec la population, surtout avec les plus jeunes comme c'est le cas dans presque toutes les armées des pays civilisés. Arrivent donc, en abondance, les premiers cornflakes, le lait, le sucre, les rations de viande, le beurre de cacahuète, le chocolat, les chewing-gum, le coca-cola, sans oublier les cigarettes et les bas nylon.

Afin d'occuper les loisirs de leurs soldats, les Américains commencent par remettre en état les terrains de sport, les salles de gym et les piscines. A sa grande satisfaction, la population berlinoise peut aussi en profiter lorsque les soldats ne les occupent pas. Pour la population allemande, l'été 1945, d'ailleurs très ensoleillé, sera le premier été sans guerre depuis 1939, soit depuis 5 ans.

Les Américains veulent éviter une criminalisation naissante de la société allemande trop habituée à la violence et prévenir tout mouvement de résistance de la population qui est encore perçue comme attachée au nazisme, ce qui était une grande crainte du général Eisenhower (lui-même d'origine allemande sous le nom d'Eisenhauer à l'origine). L'armée américaine va donc ouvrir des clubs de sport pour ses soldats et surtout pour les jeunes allemands, de dix à vingt-cinq ans, qui suivent l'école le matin et font du sport l'après-midi, à leur grande joie et à la joie de Sigrid aussi qui est très sportive dès son enfance. Hand-ball, tennis, base-ball, natation sont des sports offerts à la jeunesse.

Les Américains ouvrent aussi des clubs d'intérêt (German young american club) qui proposent, pour 50 centimes par mois, des activités très enrichissantes comme les échecs, les lotos avec des lots sous forme de chocolat, des films américains récents en version originale ou des activités théâtrales avec présentation des productions aux parents.

Il y avait donc là suffisamment d'activités intéressantes pour faire oublier les horreurs de la guerre à la population allemande et surtout à sa jeunesse et c'est sans émotion particulière et sans grand intérêt non plus que les Allemands apprennent la conclusion du procès de Nuremberg, le suicide du gros Göring et les pendaisons bâclées des principaux dignitaires nazi ou des chefs de la Wehrmacht.

La jeunesse allemande, et Sigrid avec elle, regardait, dès lors, vers un avenir pacifique. Définitivement.

La maison de Sigrid a été réparée et le salon de coiffure est toujours ouvert.



Sigrid Bucher et Jean-Marc Laurent

Pour davantage de renseignements historiques voir *La chute de Berlin* d'Antony Beevor, Edition Fallois, 2002



Berlin après la guerre